

## **La plateforme de « 40 Jours, 40 nuits de Sulukule »**

*(Résumé de l'article Architectura, l'entretien de Pelin Tan avec Asli Kiyak Ingin)*

Suite aux projets de rénovation urbaine, les quartiers se mobilisent progressivement à Istanbul. Des espaces de rencontres et de débats voient le jour entre les différents acteurs (politiques, architectes, urbanistes...) et les habitants. La plateforme de « 40 Jours, 40 Nuits de Sulukule » est un exemple de ce type d'initiative interdisciplinaire. Asli Kiyak Ingin fait partie des membres, qui ont initié cet événement. Cet entretien évoque l'évolution des derniers mois, l'influence de la plateforme et la participation comme pratique dans les projets d'urbanisme.

Pelin Tan : Comment avez-vous commencé à travailler avec les habitants de Sulukule ? Peux-tu nous parler de cette période –en particulier du point de vue juridique et des relations et des liens entre les différents acteurs...

Asli Kiyak Ingin : les projets de développement et de rénovation urbains sont de plus en plus d'actualité à Istanbul. Le quartier de Sulukule était sous la menace de disparaître sans l'absence de participation et d'approche durable. Sulukule se situe dans l'arrondissement de Fatih et comprend les quartiers de Neslisah et Hatice Sultan. Avec la loi de 5366, depuis novembre 2005, Sulukule a été déclaré comme « zone de rénovation urbaine ». L'association de quartier de Sulukule de protection et de développement de la culture Rom, les ONGs comme Accessible Life Association (UYD), Human Settlement Association (IYD) ont commencé à lutter ensemble contre ces pratiques injustes.

En janvier 2007- le 13 décembre 2006, un journal officiel a publié la décision du Conseil des Ministres d' « expropriation urgente » dans certains quartiers de l'arrondissement de Fatih – dont Sulukule. Nous avons appris qu'il ne restait plus que 40 jours avant les démolitions à Sulukule. A ce moment, la bataille juridique –débutée auparavant- n'avait pas abouti à des résultats. En même temps que nous cherchions de nouveaux outils juridiques pour sortir de cette situation, en même temps une série d'événements a été envisagé pour attirer l'attention et augmenter le soutien de l'opinion publique. Lors de notre bataille juridique, nous avons rencontré le directeur de la Commission de l'Environnement du Barreau d'Istanbul, l'avocat Ömer Aykul. Grâce à ses indications, nous avons appris que nous pouvions ouvrir un procès face à la mesure d' « expropriation urgente » mais que nous avons très peu de temps. Ainsi, sans attendre les notifications (qui ne sont toujours pas arrivés), un procès a été ouvert auprès du Conseil d'Etat contre l'arrêt de cette décision d'expropriation urgente. Au procès, le propos n'était plus à l'échelle locale mais aussi à celle de la ville –ayant une résonance nationale et internationale. C'est l'avocat Ilyas Bulcay de la Chambre des Architectes d'Istanbul qui était en charge de l'affaire. A côté de cette bataille juridique, nous avons mené une « bataille sociale » dans le but de sensibiliser l'opinion publique et de faire entendre les habitants de Sulukule. Il ne restait que 40 jours aux démolitions. Il fallait agir dans l'urgence, arrêter la décision et ouvrir le débat. Au lieu de faire des actions isolées, nous avons réalisé une série d'événements dans la durée avec les habitants. Ces événements avaient pour but de montrer le lien existant entre les habitants et le quartier, leur culture et le quartier, de rendre visible cette réalité locale et de la renforcer. L'expression « 40 jours, 40 nuits », utilisée normalement pour les célébrations, connote ici dans un sens positif la mobilisation et un mouvement urbain fort. Nous avons toujours travaillé avec les habitants et pris en compte leurs besoins, leurs indications (conception, réalisation des événements...). Par ailleurs, nous avons essayé de mettre en avant l'ensemble des richesses de ce quartier et des habitants. Ce qui se passe à Sulukule, ne concerne pas uniquement les habitants de ce quartier, c'est une

réalité qu'il faut voir à l'échelle d'Istanbul. C'est pourquoi l'initiative de créer une plateforme a vu le jour avec les artistes, les musiciens, les architectes, les sociologues, les universitaires et tous ceux qui étaient sensibles à ces questions. En ce sens, nous avons fait une réunion ouverte le 18 janvier 2007 à l'université Bilgi d'Istanbul. Et nous avons posé ces questions : la disparition de ce quartier peut-elle continuer au nom du développement et de la rénovation urbaine ? Que peut-on faire pour créer un mouvement participatif, créatif et fort ? Quel type d'événements et de projets peut-on développer ? C'est lors de cette réunion que les différentes manifestations ont vu le jour. La plateforme s'est enrichie et a évolué. Les événements de « 40 jours 40 nuits Sulukule » ont commencé avec les démolitions. Ces événements ont été une réussite (sensibilisation de l'opinion publique) et ont permis d'arrêter les démolitions. Ces événements qui ont débuté le 24 mars 2007 à Sulukule, ont continué jusqu'à la mi-mai à Sulukule, à Beyoglu et dans les universités. Pour mettre en valeur l'ensemble des richesses de ce quartier, de nombreuses disciplines ont été mobilisées (musique, danse, histoire, films, art, architecture, urbanisme, sociologie...). Le soutien de la société civile a permis aux habitants de voir leur avenir avec espoir et de se sentir « acteurs ». Ainsi, Sulukule a fait connaissance avec Istanbul et Istanbul a fait connaissance avec Sulukule.

PT : Comment « 40 jours 40 nuits Sulukule » a-t-il permis de responsabiliser la population locale –sachant qu'ils se sont trouvés au cœur des événements ?

AKI : pendant les manifestations, le taux de participation et de responsabilisation a augmenté de manière significative (diversité des générations, implication des femmes). Avec la pression et l'exclusion de ces dernières années, les habitants étaient renfermés sur eux-mêmes sans confiance. Avec les médias, les ONGs et les différentes personnalités qui ont fait des visites de terrain, ils sont devenus plus ouverts et ont pris partie aux débats. Des réunions participatives ont commencé avec la mairie. Aujourd'hui, nous avançons avec la formation progressive de représentant de rue. Des enquêtes sociales vont être réalisées avec eux et les volontaires. Nous essayons de mettre en place une réunion régulière par semaine.

Chaque quartier a ses propres caractéristiques et son histoire. Il n'y a pas de modèle unique en ce qui concerne la question de la participation. Pour Sulukule aussi, nous sommes partis de la réalité locale, des habitants et de leurs connaissances. Nous sommes allés dans les quartiers, avons écoutés leurs problèmes et leurs souhaits, avons débattu ensemble, avons réalisé ensemble les événements. La musique a une place très importante dans le quartier. C'est un des moyens de communication le plus important dans le quartier. L'orchestre de Sulukule s'est réuni à cette occasion et a donné une série de concerts. Nous avons instauré une confiance mutuelle. Pendant cette période, nous avons posé des affiches à Sulukule, à Beyoglu et dans les universités, nous avons diffusé sur internet les informations...Avant chaque événement, nous sommes allés dans le quartier pour les informer, préparer ensemble...Pour les événements à l'extérieur du quartier, nous les avons appelés, nous avons facilité leur participation...

PT : quels sont le lien entre les stratégies de planification, de gouvernance locale et les projets de rénovation ? Comment veulent-ils mettre en valeur le quartier de Sulukule ?

AKI : pour la mairie, c'est le « projet le plus social au monde ». Mais le modèle qu'ils mettent en avant (et qui semble inéluctable), c'est la vente des maisons de ces habitants qui vivent dans ce quartier depuis des décennies. Ici, ce n'est pas un terrain vague. On devrait concevoir des projets qui prennent en compte les habitants, le tissu socio-culturel et économique. Lorsque la mairie développe des projets, elle ne fait pas de participation avec les habitants. Au final, le projet ne convient pas aux habitants. Par ailleurs, ce quartier est pointé du doigt

comme les autres quartiers concernés par les projets de rénovation urbaine. La mairie a le devoir ce type de quartier au nom du développement urbain. Si on regarde dans les années soixante, l'ouverture du boulevard de Vatan et la destruction d'une partie de Sulukule plus dans les années quatre-vingt dix la fermeture des lieux de divertissements ont joué un rôle majeur dans l'appauvrissement du quartier. Cependant, il y a encore une vie de quartier et une culture encore vivante, qui a une chance de se développer –malgré sa mauvaise image. Sulukule fait partie de la liste du Patrimoine Mondial de l'UNESCO. Il faut non seulement protéger et faire vivre le tissu physique mais aussi le tissu socio-culturel.

PT : Peux-tu nous donner des informations concernant les propriétaires et les locataires qui vivent dans ce quartier ? Comment sont-ils influencés par ce projet, qui se fait au nom de la rénovation urbaine ?

AKI : la proposition faite par la mairie aux propriétaires : ils vont vendre leur maison à bas prix, puis en s'endettant quinze ans, il est question qu'ils deviennent propriétaires d'un logement dans un appartement –mais ceci n'est pas possible économiquement. D'un autre côté, la décision d'expropriation urgente pour le quartier a créé un mouvement de panique et d'incertitude. Sans expropriation, les ventes se sont tout de même accélérées. Les propriétaires sont contraints de vendre leur maison à des investisseurs (qui achètent à un prix plus intéressant que celui de la mairie) et de quitter le quartier. Dans les quartiers avoisinants, le prix du terrain et des maisons est 5, 6 fois plus cher. D'où la rentabilité de ce nouveau projet. Ce qui change totalement la situation. Ce quartier devient un lieu de spéculation. Il n'est pas facile de lutter contre. Nous avons ouvert un procès et essayé avec « 40 jours 40 nuits Sulukule » d'informer, de sensibiliser et de responsabiliser à Sulukule et à Istanbul. Depuis 3, 4 mois, nous savons que les ventes ont été arrêtées. Mais ¼ des maisons ont déjà changé de propriétaire. Dans le quartier, il y a une majorité de locataires. Leur situation est plus critique. Les loyers ne sont pas élevés dans le quartier et il est très difficile de trouver ces loyers en dehors. Ils n'ont pas de revenu stable. Ce qui rend difficile pour eux de payer un loyer plus élevé (en échange ils deviennent propriétaires) à Tasoluk prévu par TOKI.

PT : Que se passe-t-il pour l'héritage historique et culturel de Sulukule ?

AKI : l'héritage historique et culturel de Sulukule est menacé de disparition. La rénovation urbaine ne prend pas en compte les habitants, leur capacité à se mobiliser, les facteurs économiques et sociaux. Sulukule est un des premiers établissements tsiganes et possède une culture de 1000 ans. Dans ce quartier, il y a 3500 tsiganes et 2000 non-tsiganes qui vivent ensemble depuis des décennies. Il y a des maisons dont le titre de propriété remonte à la période ottomane, même leurs cimetières renferment l'Histoire de ces lieux. En 1969, la création de l'association de développement et de sauvegarde du tourisme à Sulukule (par le ministère du tourisme) montre la vivacité de ce quartier et son importance pour Istanbul. Ce quartier, à cette époque, n'est pas uniquement destiné aux logements mais il avait aussi une vocation touristique, culturel, économique. La réelle importance et force de ce quartier vient de son tissu socio-culturel. On doit aussi prendre en compte l'économie locale dans les projets d'urbanisme. Lors des entretiens avec les habitants, à l'époque des lieux de divertissements la situation économique était satisfaisante. Si la mairie leur avait fait ce type de proposition, ils disent qu'ils auraient été en mesure de rembourser.

PT : la création d'une plateforme telle que « 40 jours 40 nuits Sulukule », quelles en sont les difficultés et les facilités ?

AKI : par le passé, la mairie a essayé de créer des plateformes, mais cela n'a pas marché ; puis la mairie ne s'est pas montrée très ouverte au débat. Pendant « 40 jours 40 nuits Sulukule », 50 institutions, 200 universitaires, artistes, musiciens, habitants, architectes, sociologues, étudiants..., 100 personnalités d'origines étrangères et vivant à Istanbul y ont participé...Il n'est pas facile de réunir des personnes et des groupes différents qui ont des points de vue propres sur un objectif commun. C'était une des principales difficultés. La diversité des disciplines, c'est le côté positif de cette plateforme. Par ailleurs, la plateforme et les volontaires ont eu un rôle important d'intermédiaire. Le soutien et la participation ont augmenté de jour en jour. L'objectif de cet événement était de diffuser au maximum le sujet [...] Au delà de cet événement, la plateforme a abouti à proposer ensemble des alternatives et à les défendre. Elle a commencé à être prise au sérieux par la mairie.